

Chapitre 2

En ce mardi 27 octobre, Dimitra Maris s'apprêtait à quitter son appartement de la rue Kritonos, situé dans le quartier de Pangrati. Elle regardait par la fenêtre pour s'assurer du temps qu'il faisait. Le ciel était gris bleu. Dimitra grimaça :

" Encore le néphos ! Il est remonté jusqu'à Pangrati ! " dit-elle à l'intention de sa sœur, une petite brunette âgée d'une vingtaine d'années.

" Tu exagères Dimitra, le néphos monte rarement jusqu'à Pangrati ! Il va peut-être simplement pleuvoir. Tu devrais prendre un parapluie.

" Le néphos - ce nuage de pollution qui, tel une épée de Damoclès reste suspendu sur la capitale de la Grèce - est devenu la terreur des Athéniens. Plus personne n'hésite, s'il en a les moyens financiers, à quitter le centre d'Athènes pour loger en hauteur. Le centre-ville, déserté par la majorité de ses habitants, est désormais abandonné aux milliers de commerçants, businessmen, affairistes, qui, le soir venu, s'empressent de rejoindre leurs familles installées en banlieue ou dans un quartier moins pollué.

Dimitra, elle aussi, avait cédé au néphos. Après avoir habité à Patission, elle s'était réfugiée à Pangrati dès qu'elle en avait eu les moyens. Elle ne voulait plus se souvenir de ces années passées à Patission. Elle y avait vécu un début de carrière difficile alors qu'elle enseignait dans un collège du centre-ville, vivant grâce aux leçons de français donnés dans un frontistirio voisin...

Le frontistirio est toujours pour l'étranger qui vit à Athènes un sujet d'étonnement. Etablissement d'enseignement privé reconnu par l'Etat, il accueille tous les après-midi les écoliers et les lycéens qui y viennent réviser les cours étudiés le matin dans les écoles gouvernementales...

Comme beaucoup de ses collègues, Dimitra avait abandonné le frontistirio dès que sa situation financière s'était améliorée, c'est-à-dire au moment où elle avait eu la chance d'être recrutée par l'Institut français d'Athènes. Enseigner à l'Institut est, pour tout professeur, à la fois une référence et un refuge : les salaires y sont plus élevés que dans les écoles gouvernementales, l'enseignement plus intéressant parce que s'adressant à un public plus motivé, venu chercher dans cet établissement centenaire une véritable compétence linguistique. Le déménagement de Dimitra avait coïncidé avec son entrée à l'Institut. Elle avait quitté Patission pour Pangrati, à la grande joie de ses parents, un couple de paysans mytiléniens alléguant à la ville et à ses nuisances.

Dimitra était en effet fille de Lesbos, l'île la plus septentrionale de la mer Egée, située à quelques encablures des côtes turques. Victime privilégiée de l'hégémonie d'Ankara, elle ne revint à la Grèce qu'en 1913. Peu de traces rappellent aujourd'hui cette période de sujétion pourtant longue de quatre siècles. Cependant, le voyageur, curieux d'histoire qui sait observer et prendre son temps, ne manquera pas de remarquer les moucharabieh qui débordent des façades, ces balcons derrière lesquels les matrones pouvaient, sans être vues, contempler le spectacle de la rue. S'il s'enfonce dans l'île et suit la route qui longe le golfe de Géras pour le conduire dans l'arrière-pays jusqu'au village reculé de Mégalochori, il sera surpris par les braies, ce pantalon noir bouffant que portent encore quelques vieillards nostalgiques de ces temps révolus.

Mégalochori signifie littéralement le grand village mais beaucoup de ses habitants préfèrent toujours l'appeler le village brûlé en souvenir d'un terrible incendie qui ravagea au début du siècle ses maisons de bois. Perdu et perché en altitude sur la pente d'une colline d'oliviers, il semble ignoré de la majorité des touristes qui se baignent à ses pieds, à Plomari plus précisément, petite station balnéaire située en contrebas à une dizaine de kilomètres seulement.

Mégalochori, c'était la patrie de Dimitra. Comme tous les Grecs restés très attachés à leur

province d'origine, elle était d'abord mytilénienne avant d'être hellène. Fille de Mégalochori, elle illustre le mariage contre nature de la montagne et de la mer. La montagne lui avait légué le goût du secret, le repliement sur soi, une crainte instinctive des étrangers ; la mer lui avait donné en partage un esprit curieux, l'amour du voyage, la passion de la découverte. Dualisme difficile à assumer et qui la faisait paraître indéfinissable à nombre de ses collègues...